

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre BRUCHEZ

Saint-John Perse : Maître d'astres et de navigation

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1975, tome 71, p. 317-325

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# Saint-John Perse

## «...Maître d'astres et de navigation»

*Atlas, herbiers et rituels*

Mallarmé

### EXERGUE

« Et c'est l'heure, ô Poète, de décliner ton nom, ta naissance, et ta race... » (*Exil*, VII)

Voici l'air et la mer à l'assise du chanfre et, bientôt, à la source du chant.

Pour apparaître, le poète s'assure un enracinement singulier d'où surgira son nom. Récusant toute terre aux contours définis, il invente un continent plus fluide, plus proche de la palpitation originelle de la vie : « Un Saint-Léger Léger naissait d'Atlantique comme on naît d'Europe ou d'Amérique. »<sup>1</sup> Et parce que « d'Atlantique, à travers les siècles, furent tous ses ascendants comme lui-même, en liaison directe avec la part la moins latine de France ou d'Espagne »<sup>2</sup>, Alexis Saint-Léger Léger fut.

Et sa « déclinaison » prend saveur de poème et de geste ; elle dit la naissance sur l'îlet de Saint-Léger-les-Feuilles, dans la rade de Pointe-à-Pitre, à la Guadeloupe et l'inscrit dans la descendance d'un Léger Saint-Léger, cadet de Bourgogne, embarqué au XVII<sup>e</sup> siècle pour les « îles du vent ».

<sup>1</sup> Introduction biographique des œuvres complètes dans la collection de la Pléiade.

<sup>2</sup> *Ibid.*

Ces paysages antillais, Colomb les contempla au terme de l'un de ses voyages. Beaux jusqu'au délire, ils invitent d'abord à la fête des sens :

*Il y avait à quai de hauts navires à musique. Il y avait des promontoires de campêche ; des fruits de bois qui éclataient... Mais qu'a-t-on fait des hauts navires à musique qu'il y avait à quai ?*

*Palmes... ! Alors  
une mer plus crédule et hantée d'invisibles  
départs,  
étagée comme un ciel au-dessus des vergers  
se gorgeait de fruits d'or, de poissons violets  
et d'oiseaux.*

*Alors, des parfums plus affables frayant aux  
cimes les plus fastes,  
ébruitaient ce souffle d'un autre âge,  
et par le seul artifice du cannelier au jardin de  
mon père — ô feintes !  
glorieux d'écaillés et d'armures un monde  
trouble délirait.<sup>3</sup>*

Mais, perceptible au cœur de l'ivresse, la voix plus grave de l'universel parle : « Et aussi bien l'Atlantique, mer ouverte, ne fut-elle jamais le « berceau » d'aucune civilisation particulière, mais simple « lieu » de formation humaine. De l'homme incirconsrit, elle fut le site le moins clos. »<sup>4</sup>

L'enfant seigneurial des Tropiques, né de haut lignage — celui de ces « conquistadores qui se taillèrent aux Antilles françaises, un empire de canne à sucre et d'épices »<sup>5</sup> — l'accueille, à jamais choisi pour la célébration du monde.

Pour que le monde soit et que je sois **avec lui** il faut d'emblée poser, à l'image de Dieu, l'acte créateur de nomination rituelle : l'acte de « co-naissance » :

*Appelant toute chose, je récitai  
qu'elle était grande, appelant toute  
bête, qu'elle était belle et bonne.<sup>6</sup>*

<sup>3</sup> *Eloges*, pour fêter une enfance, V.

<sup>4</sup> Introduction biographique des œuvres complètes dans la collection de la Pléiade.

<sup>5</sup> Moeller, Charles, *Littérature du XX<sup>e</sup> siècle et Christianisme*, V, Casterman, 1975, p. 309.

<sup>6</sup> *Eloges*, Pour fêter une enfance, II.

Emergent alors au jour, les éléments primordiaux, saisis au plus concret de la sensation :

— l'eau et le feu :

*Palmes... !  
Alors on te baignait dans  
l'eau-de-feuilles-vertes ; et  
l'eau encore était du soleil  
vert...<sup>7</sup>*

— la terre :

*Palmes ! et la douceur  
d'une vieille des racines... ! la terre  
alors souhaita d'être plus  
sourde, et le ciel plus profond où des arbres trop  
grands, las d'un obscur dessein, nouaient un pacte  
inextricable..<sup>8</sup>*

— le vent, suggéré par l'envol :

*Et les hautes  
racines courbes célébraient  
l'en allée des voies prodigieuses, l'invention  
des voûtes et des nef...<sup>9</sup>*

En marge de tout livre, à l'intime des choses, à l'intime des règnes, une force fondatrice et dionysiaque se révèle dans l'intense communion spontanée à l'épaisseur du monde ; le Désir opère (Eros Energumène) et inaugure le chant dans l'enfance conquise par sa conquête même :

*J'ai aimé un cheval — qui était-ce ? — il m'a bien regardé de  
face, sous ses mèches.  
Les trous vivants de ses narines étaient deux choses belles à  
voir — avec ce trou vivant qui gonfle au-dessus de chaque œil.  
Quand il avait couru, il suait : c'est briller ! — et j'ai pressé des  
lunes à ses flancs sous mes genoux d'enfant...  
J'ai aimé un cheval — qui était-ce ? — et parfois (car une bête  
sait mieux quelles forces nous vantent)  
il levait à ses dieux une tête d'airain : soufflante, sillonnée d'un  
pétiole de veines.<sup>10</sup>*

<sup>7</sup> *Id.* I

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Eloges, Eloges II.*

Ainsi commence l'épinicie (une longue « hipp-ode ») de l'animal chthonien, inséparable compagnon du cheminement poétique, symbole de la Terre en son ardente et voluptueuse féminité.

Voué à la louange d'une inépuisable continuité, tel donc se remémore le poète, dans l'espace euphorique du souvenir, déployé pour fêter son enfance.

Un premier exil, paradoxalement celui du retour à la mère-patrie, va rompre la félicité d'une fusion première et passionnée.

Pour le jeune prince créole, prisonnier de l'univers lycéen des Pyrénées, les enfances s'achèvent — qu'il faudra retrouver — et l'avenir s'oriente. Francis Jammes, l'ami, le voit en gloire :

*Alexis, précieux mandarin fait de laque  
Et son œil de grain de café  
Lycéen, lauréat d'or, futur ministre à plaque...<sup>11</sup>*

Lui se voit en Crusoé, l'autre Ulysse, exclu des îles et pleurant :

*Vieil homme aux mains nues,  
remis entre les hommes, Crusoé !  
tu pleurais, j'imagine, quand des tours de  
l'Abbaye, comme un flux, s'épanchait le sanglot des  
cloches sur la Ville...  
ô dépouillé !  
Tu pleurais de songer aux brisants sous la  
lune ; aux sifflements de rives plus lointaines ; aux  
musiques étranges qui naissent et s'assourdissent  
sous l'aile close de la nuit,  
pareilles aux cercles enchaînés que sont les  
ondes d'une conque, à l'amplification de clameurs  
sous la mer...<sup>12</sup>*

Un admirable jeu contrapuntique rythme les rapports antagonistes de la Ville carcérale, corruptrice, et des îles, en rêve nostalgique, libératrices et vivifiantes :

*Le soir descend, dans la fumée des hommes...  
— La Ville par le fleuve coule à la mer comme  
un abcès...*

<sup>11</sup> Moeller, p. 310.

<sup>12</sup> *Images à Crusoé*, Les Cloches.

*Crusoé ! — ce soir près de ton Ile, le ciel qui se rapproche louangera la mer, et le silence multipliera l'exclamation des astres solitaires.*

*Tire les rideaux ; n'allume point :*

*C'est le soir sur ton Ile et à l'entour, ici et là, partout où s'arrondit le vase sans défaut de la mer ; c'est le soir couleur de paupières, sur les chemins tissés du ciel et de la mer.*<sup>13</sup>

Et maintenant l'autre exil ouvre au flanc du poète une blessure d'où jaillira un sang nouveau pour irriguer sa parole : « Ce qui est fugace et pitoyable prend place à côté de ce qui fut durable, splendide et sûr. Ainsi, on voit apparaître les substantifs : **exil, abîme, épave, ossuaire... cécité, cancer, démence, peste** ; les adjectifs : **vain, nu, trouble...** »<sup>14</sup>

Il ouvre aussi le Nouveau Monde et un chant nouveau :

*Portes ouvertes sur les sables, portes ouvertes sur l'exil,*

*Les clés aux gens du phare, et l'astre roué vif sur la pierre du seuil :*

*Mon hôte, laissez-moi votre maison de verre dans les sables...*

*L'Été de gypse aiguise ses fers de lance dans nos plaies,*

*J'étais un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons,*

*Et, sur toutes grèves de ce monde, l'esprit du dieu fumant déserte sa couche d'amiante.*

*Les spasmes de l'éclair sont pour le ravissement des Princes en Tauride.*<sup>15</sup>

Aujourd'hui l'homme a rejoint l'exil à jamais, qui est aussi le Royaume ; le poète, lui,

*appuyé du menton à la dernière étoile... voit au fond du ciel à jeu de grandes choses pures qui tournent au plaisir.*<sup>16</sup>

<sup>13</sup> *Id.* La ville.

<sup>14</sup> Bosquet, Alain, Saint-John Perse, coll. Poètes d'aujourd'hui, Seghers, Paris, 1961, pp. 50-51.

<sup>15</sup> *Exil*, Exil, I.

<sup>16</sup> *Anabase*, in Bosquet, p. 122.

## IMAGO MUNDI

Il faut être attentif à la fécondité critique des lieux communs. On aventure peu à dire d'une œuvre poétique qu'elle « représente » le monde. Pourtant, son identité propre ne peut-elle pas se définir, en tout cas s'approcher, lorsqu'on se met en mesure de dégager sa relation au monde ; relation dont l'œuvre constitue toujours, en quelque sorte, une forme d'expérience ? Les livres sont des lectures du monde.

L'œuvre de Saint-John Perse s'impose d'emblée comme un solennel déferlement, charriant sous tous les vents, parmi les archipels, les grands voiliers, l'odeur du rhum et le sel de la mer, le rêve immense d'un univers au grain serré, d'un seul tenant.

Le poète-promontoire « dit », « prononce », « profère », « célèbre », « loue », « récite » des flux et des reflux, des migrations, d'infinies transhumances d'astres et de vagues.

Il s'installe au cœur et à l'origine d'une manière de respiration cosmique. Tout commence par une intuition magnifique de l'espace, et de l'espace en mouvement.<sup>17</sup> L'œuvre naît de la tension entre deux pôles : le solide et le mouvant.

« L'espace... n'est pas le vide infini que certaine philosophie voudrait nous faire croire ; l'espace est ce qui se traverse, ce qui se relie, ce qui reçoit et transmet la vie à profusion. Mais l'espace est surtout ce qui, en dépit du nombre incalculable des parties qui le constituent, forme une totalité indivisible, dont apparaît aussitôt la cohérence. L'espace tient ensemble. »<sup>18</sup>

Saint-John Perse partage ici l'enthousiasme de la Renaissance, penchée sur ses compas, ses astrolabes et ses planisphères, devant un espace homogène, normé par un Logos universel, admirablement hiérarchisé et symbolisable, pour la fascination des hommes, dans l'inépuisable perfection de la sphère.

Mais la Renaissance s'exalte à des fins de description. Saint-John Perse ne décrit pas ; il « récite » et « célèbre » liturgiquement à partir d'un être-avec, — dont nous avons éprouvé la force en parcourant *Eloges* - vers une centrale et sûre possession du monde.

<sup>17</sup> Cf. L'admirable étude de Georges Poulet à laquelle nous devons tout in *Etudes sur le Temps humain*, III, Le point de départ, Plon, Paris, 1964, pp. 161-186.

<sup>18</sup> Poulet, p. 174.

« Etre, cela veut donc dire être **avec** les choses, être là — comme les choses. »<sup>19</sup>

Assumer poétiquement le monde, être poétiquement le monde, tel est sans doute le terme du discours persien. Son verbe, en orchestrant leurs relations, opère une lecture fondatrice du monde et du moi ; solidarité que traduiraient assez adéquatement les paroles du Diable à saint Antoine, dans l'épisode spinoziste de la première *Tentation* :

« Souvent, à propos de n'importe quoi, d'une goutte d'eau, d'une coquille, d'un cheveu, tu t'es arrêté immobile, la prunelle fixe, le cœur ouvert.

L'objet que tu contemplais semblait empiéter sur toi, à mesure que tu t'inclinais vers lui, et des liens s'établissaient ; vous vous serriez l'un contre l'autre, vous vous touchiez par des adhérences subtiles, innombrables... vous vous pénétriez à profondeur égale, et un courant subtil passait de toi dans la matière, tandis que la vie des éléments te gagnait lentement, comme une sève qui monte ; un degré de plus et tu devenais nature ou bien la nature devenait toi. »<sup>20</sup>

Cette connivence permet à Saint-John Perse, dans un premier temps, de rendre les choses substantivement présentes. D'où le caractère souvent énumératif de sa poésie, **nominaliste** dans le sens où Marcel Raymond l'entend d'un certain Ronsard<sup>21</sup> ; d'où aussi le goût du terme propre qui paraît rare mais qui n'est jamais imposé par un quelconque pédantisme. Le monde apparaît et s'organise au gré d'une fête des mots, d'un « cortège de vocables ».<sup>22</sup>

Lire le monde et le dire, donc le créer, ne se distinguent plus, comme je ne me distingue plus de ma parole souveraine. Je suis germinalement le centre du monde.

Puis, dans un deuxième temps, l'imagination séduite par le mouvement s'active à déployer l'espace, à l'élargir sans fin, dans son extension hors de moi et en moi simultanément.

<sup>19</sup> *Id.* p. 163.

<sup>20</sup> In Gérard Genette, *Figures*, Seuil, Paris, 1966, p. 231.

<sup>21</sup> *Baroque et Renaissance poétique*, Corti, Paris, 1955, pp. 78-79. « ... L'homme... commence à éprouver toute la réalité des choses particulières, — des choses de ce monde-ci, et les nomme et les dénombre une à une. C'est le réalisme d'une poésie *nominale*, où le nom propre de l'objet est mis en évidence dans toute sa fraîcheur... ; c'est celui d'une poésie *énumérative* où les objets et leurs divers aspects sont patiemment détaillés. »

<sup>22</sup> Poulet, p. 170.



Ainsi, *Anabase*, « la montée vers l'intérieur », n'arpente pas seulement de sa longue marche, les déserts, les pays nouveaux où fonder cités nouvelles ; elle mesure l'âme du Prince-conquérant.

Un dialogue, une salutation s'ébauchent :

*Je vous salue, ma fille, sous le plus grand des arbres de l'année...  
mon âme, grande fille, vous aviez vos façons qui ne sont pas les nôtres...  
Je vous salue, ma fille, sous la plus belle robe de l'année.*<sup>23</sup>

L'espace désormais se construit en tous sens, se comblant et se creusant à la fois. Il tend de plus en plus à l'illimité, comme impatient de ce qui pourrait le circonscrire.

Aucune préoccupation toponymique pour jalonner cet itinéraire ; le paysage persien se réduit à quelques points fixes (les astres, les amers) ; à des jeux d'étendues (déserts, îles, les villes hautes en terrasses, et par-dessus tout la mer) ; des lieux sans indices, désancrés :

*— la Mer sans stèles ni portiques, sans Alyscamps ni Propylées ; la Mer sans dignitaires de pierre à ses terrasses circulaires, ni rang de bêtes bâties d'ailes à l'aplomb des chaussées ?*<sup>24</sup>

marées et gravitations :

*POESIE pour accompagner la marche d'une récitation en l'honneur de la Mer.*

*Poésie pour assister le chant d'une marche au pourtour de la Mer.  
Comme l'entreprise du tour d'autel et la gravitation du chœur au circuit de la strophe.*<sup>25</sup>

constellations :

*Va voir, enfant, au tournant de la rue, comme les Filles de Halley, les belles visiteuses célestes en habit de Vestales, engagées dans la nuit à l'hameçon de verre, sont promptes à se reprendre au tournant de l'ellipse.*<sup>26</sup>

<sup>23</sup> *Anabase*, Chanson.

<sup>24</sup> *Amers*, Invocation, 5.

<sup>25</sup> *Id.*, 3.

<sup>26</sup> *Id.*, 5.

L'œuvre devient peu à peu un multiple non-lieu. En se faisant immense métaphore du monde, elle semble évacuer toute détermination, procéder à un effacement des choses.

Le poème, présence totale et simultanée de et à l'univers — *totum simul* et *perpetuum mobile* — assure l'avènement de l'espace pur : « L'univers du poème croît d'instant en instant par l'étirement de ses parties, par le gonflement de sa nébuleuse, enfin par la densité moindre de son ensemble dilaté. A mesure que le poème enfle, il s'allège, il se creuse, il devient de moins en moins, et non pas de plus en plus, substantiel et matériel. Telle est la métamorphose dernière et imprévue, que fait subir au monde persien le processus du mouvement qui l'anime. Cette entreprise de plénification se mue finalement en une entreprise de dénudation. Entre les objets, entre les mots, surgit de plus en plus immensément la présence de l'espace. Le poème se dépouille peu à peu de son contenu, multiplie les vides, escamote les choses pour les remplacer par de l'espace. »<sup>27</sup>

Dans les termes de Mallarmé : « Rien n'a lieu que le lieu. » Et il faut relire ici le « poème de sable » (*Exil*, Exil II) :

*A nulles rives dédiée, à nulles pages confiée la pure amorce  
de ce chant...*

*J'ai fondé sur l'abîme et l'embrun et la fumée des sables.  
Je me coucherai dans les citernes et dans les vaisseaux creux...*

Pierre Bruchez

<sup>27</sup> Poulet p. 180.